



Pascal Commère

Vers Heggen

Ça n'langage que moi de Jean-Pierre Verheggen
(Gallimard, 2015)

Quiconque a sa géographie en poche sait que Heggen est un bled de Belgique où l'on n'accède jamais, sauf à chausser des verres progressifs, les seuls autorisés en termes d'alcoolémie. Bref, un bled perdu au fond des mots qui, pour peu qu'on y arrive un jour – mais combien d'heures de marche, de suées, de soifs à étancher... –, nous en réserve de bonnes. Pas de bonnes à tout faire ! Et je parle sérieusement.

Rescapé de pas mal d'échauffourées langagières, l'indigène de l'endroit ne fait pas pour autant n'importe quoi en matière de phrasé. S'il s'y livre au ménage, et cette fois encore, c'est geste salubre, le plumeau à la main, histoire de faire entrer un peu d'air neuf dans le temple de meulière. Non que la construction de l'édifice en soi risque de s'effondrer – le sérieux comme le bœuf a du punch à revendre – mais, le temps passant (et le taon tout autant) car le temps passe c'est vrai, c'est même ce qu'il sait faire, on y étouffe un peu. Et de fait la gardienne des lieux, sous son air majuscule, n'y cultive que bien peu ce penchant – raison de s'y pencher. Quant au poème, il s'en méfierait plutôt, le poème, sauf que la fonction créant l'organe... Le voici derechef armé jusqu'au-dedans, remplissant son caddy – cadet de ses soucis – d'articles les plus divers, pas toujours définis.

On l'a compris. Le truculent Verheggen, sieur de l'endroit, ne désarme pas.

Auteur d'une œuvre joliment redondante, il a tout dans sa musette pour recevoir le « *prix Nobelge* », à moins qu'entre temps on ne lui décerne outre-frontière le « *Mérite agricole de "la Betterave joyeuse"* ».

Sauf que la betterave, comme le reste, n'a pas toujours le cœur en joie, le corps pas davantage qui connaît des ravages. On fait un temps semblant, on en rit, même si le rire avec le temps vire au jaune. Et même pire : « *Cela dit, j'ai beau continuer à faire le fanfaron, / je trouble à mort, j'angoisse à crever !* » Voilà pour qui croirait qu'on se marre à gogo en lisant Verheggen, le livre est assez grave en sa partie première et pas des plus joyeuses. Car « *cette année encore, la mort est très tendance.* » Reste à se tenir droit dans ses bottes jusqu'à l'extinction des feux, à ne pas « *se déborder* » comme disait notre ami Frénaud. Et pas sûr avec ça que « *ça n'langage que [lui]* ». On y vient doucement... Quant au rire, disons-le, les adresses ne manquent pas. Sauf qu'on ne rit pas ici ; pas plus que dans Rabelais, en qui Verheggen, adepte de l'« *exagération magnifiquement poétique* », reconnaît qu'il est « *à [s]es yeux le plus inventif !* » On sourit bien parfois... On se gorge, se rengorge, on s'emplit, on s'augmente. Mais dire qu'on se poile, rien de cela ! D'autant que la Camarde (encore elle) profitant de sa voyelle manquante s'autorise dès l'abord quelques familiarités. L'épigraphe de Maurice Roche : « *Je ne vais pas bien mais il faut que j'y aille.* »

Pour autant, Verheggen n'a rien perdu de sa mémoire, pas plus que de la mémoire de la poésie. On le sent bien un peu taoïste par instants, encore que les chinoïseries ne soient pas son truc. Pas davantage que l'oubli de soi dans la contemplation des pêcheurs en fleurs, lesquels se passent de mots... Quand sa frénésie langagière privilégierait plutôt les gros moments de l'existence, les pêches miraculeuses. De celles qui vous rappellent

*tout ce qu'un poète peut, de son côté,
ramener au bout d'sa ligne
ou dans ses filets langagiers !*

Parce que faut le dire, Verheggen croit en la poésie. Faut-il parler ainsi ? Il croit aux mots, plus encore au langage. Il l'écrit une fois de plus : « *tout est écrit d'avance qui est déjà inscrit dans la langue !* » La langue comme qui dirait manière de gourmandise, un appétit joyeux pour tout ce qui fait ventre, et l'esprit tout autant. Le Belge est Bourguignon, doit-on le rappeler, adorateur de saints tout autres qu'en missel on les identifia. Pour sa part, Saint Pathique, dont je le crois disciple. Rien de ces pisse-froid, en effet, qui vous glacent dès l'abord. La dernière fois que je l'ai croisé il ressemblait à un marchand forain avec ses bretelles – à moins que ce ne fussent « *des bretzels pour soutenir [son] pantalon cache-biscuit* ». Solide en amitié, le verbe exclamatif et l'humeur libertaire. Moraliste avec ça ! « *Un seul (et excellent) principe : on ne laisse jamais un ami dans le besoin ! On trinque avec !* »

Il n'empêche que, fidèle à son principe, il ouvre le poème à tous langages, tous niveaux, arrange sa petite cuisine. Quelle énergie, que diable ! Les mots pas qu'à l'oral en mouillent leur liquette, et c'est rien contagieux. Et que je te touille et que j'assaisonne. Maints épices, des plus bourrus aux plus rares, le bonhomme a des lettres, traficote dans les marges, n'oubliant pas d' « *entretenir son latin de cousine.* » Ah oui, les cousinages ! Les fausses étymologies... On brocante, on bricole. Du meilleur et du pire, quitte à passer aux yeux de certains délicats (à commencer par lui) pour « *vulgaire et même souvent "vulgairheggen"* ». Figures de rhétorique, contrepets, calembredaines, les « *perles littéraires* », tout passe dans le fricot, la vanne (quoique non-fumeur, ni vapoteur du reste) plus que la vacherie, le coup d'corne moins encore. Confondant les homonymies, comme il revisite les formes anciennes, l'épigramme notamment, travaillant le rythme à l'oral, jouant sur le *e* muet, encore que capable à l'écrit de beaux alexandrins : « *Je vais me mettre au taf (sciousez cet archaïsme !* » ou de non moins beaux tétra-décasyllabes : « *Narcisses de l'autoportrait selfie en look branché* ». Fustigeant du même coup la connerie où qu'elle soit, snobinarde ou fiérote, fausse parole, presse « *pioupel* » ou « *tendance* », autant que les « *paroliers pour chanteurs et autres rimailleurs... [qui] écrivent n'importe quoi...* » aussi bien que « *les technofils* », « *les snobinards* », les « *ultra-contemporains* » à qui il doit tout de même quelques-unes de ses trouvailles « *entre l'angliche technique, le flamand de service / (ou de sévices, c'est selon) et le français de Belgique !* »

Mais qu'a-t-on dit quand on dit ça ? Rien assurément de ce qui donne en profondeur présence à Jean-Pierre Verheggen parmi nous. Pas plus que de l'immense tendresse de cette voix en dessous qui nous parle en direct et pour soi et pas beaucoup plus haut que ne le fait un cœur qui se fatigue à vivre et qu'on entend à peine tant il n'ose déranger avec ses gros souliers... Comme ce poème d'adieu à Serge Sautreau qui clôt le livre, et le clin d'œil à Dotremont, déclarant depuis le sanatorium de Silkeborg : « *Jora et moi ; nous n'en poumons plus !* » Chapeau bas !